

Alexandre Dumas père et fils : relations familiales et hommages posthumes

Alexandre Dumas fils est décédé le 28 novembre 1895, soit vingt-cinq années presque jour pour jour après son père (5 décembre 1870).

C'est pourquoi l'étude qui suit fut présentée fin 1995, en hommage à ce double anniversaire, lors du 39^e Congrès de la Fédération qui se tenait à Villers-Cotterêts, à quelques centaines de mètres de la maison natale et de la tombe de Dumas père, non loin du seul musée de France consacré aux trois Dumas.

Si les rapports entre les deux Alexandre sont souvent évoqués à travers des citations ou des anecdotes relevées par les biographes des Dumas¹, il est étonnant de constater l'absence d'une enquête historique et psychologique approfondie sur cette relation.

Quant aux différentes formes sous lesquelles le fils a conservé et honoré publiquement la mémoire de son père pendant un quart de siècle, elles sont présentées ici à partir d'éléments épars : actes d'état-civil², correspondance, registres municipaux, programmes d'inaugurations, recueils de discours, presse nationale et régionale...

Le bâtard devenu «Dieu le Fils»

La vie privée de Dumas fils, beaucoup moins connue que son œuvre d'auteur, est fertile en comportements et en choix significatifs à l'égard de l'écrasante personnalité de son père. Sa vie familiale et sentimentale parcourt en effet un chemin sinueux, du rejet et du mépris de son père à l'affection et à l'admiration, presque jusqu'au culte. Rappelons-en ici les principales étapes.

Lorsque Dumas père arrive à Paris en 1822, il habite une petite chambre place des Italiens. Il a vingt ans et fait rapidement la conquête de sa voisine, une jeune couturière, Marie Catherine Laure Labay.

1. Principales biographies, récentes et accessibles : Henri Clouard, *Alexandre Dumas*, Paris, 1955, 441 p. - André Maurois, *Les Trois Dumas*, Paris, 1957, 501 p. - Jean de Lamaze, *Alexandre Dumas*, Paris, 1972, 136 p. - Claude Schopp, *Alexandre Dumas, le génie de la vie*, Paris, 1985, 558 p. - Daniel Zimmerman, *Alexandre Dumas le Grand*, Paris, 1993, 596 p.

2. Un exemple : tous les historiens et amateurs d'histoire de l'Aisne connaissent l'acte de naissance de Dumas père, mais combien ont déjà vu son acte de décès, conservé à la Bibliothèque municipale de Dieppe ?

C'est le 27 juillet 1824 que naît un fils, prénommé Alexandre (sa mère a voulu donner au bébé le prénom de son père, qui est aussi le deuxième prénom du grand-père, le général Thomas Alexandre Dumas), mais déclaré « né de père inconnu ». En effet, s'estimant trop jeune, Dumas n'a pas voulu le reconnaître. C'est la source d'un premier et grave déséquilibre affectif pour le garçon, réduit au statut d'enfant naturel.

Quelques années plus tard, Dumas - que l'on peut maintenant commencer à appeler Dumas père - va avoir une liaison avec l'actrice Belle Kreilsamer : une fille naît le 5 mars 1831, ce sera Marie-Alexandrine, la demie-sœur de Dumas fils. Dumas père décide alors de reconnaître en même temps ses deux enfants devant notaire, ce qui, selon la loi de l'époque, lui confère la garde d'Alexandre, âgé de presque sept ans. Celui-ci est retiré à sa mère et va passer une dizaine d'années à la pension Saint-Victor, rue Blanche, profondément malheureux d'y être méprisé comme bâtard et très peu choyé par une mère célibataire, séduite et abandonnée, et un père séducteur et volage.

Un fardeau difficile à supporter et qui marquera pour la vie son esprit et son cœur, comme il va également imprégner son œuvre littéraire, toute remplie des problèmes de l'enfant naturel, de l'adultère, de la courtisane, du demi-monde, de la paternité... Au roman historique de son père, le fils préférera un véritable théâtre social (un symbole : lors de ses obsèques en 1895, l'un des cordons du poêle funèbre sera tenu par Emile Zola). Plusieurs de ses romans et pièces de théâtre reprochent à la société, celle du Second Empire, son indulgence pour les hommes infidèles ou débauchés et son injustice pour la femme trahie, celle qui a « chuté »... ce qui ne signifie d'ailleurs pas que Dumas fils, accusateur de la morale publique de son temps, ait lui-même toujours donné l'exemple de la vertu !

Sa vie sentimentale en effet, comme celle de son père, est faite d'une succession de maîtresses, de liaisons diverses, ponctuées par deux mariages.

En 1860, déjà célèbre dans le Tout-Paris pour sa *Dame aux Camélias* et bien d'autre œuvres, il entretient une liaison publique avec une princesse russe, mariée, Nadia Naryshkine : une fille naît en novembre 1860, Marie-Alexandrine Henriette (elle porte les mêmes prénoms que la demie-sœur d'Alexandre née en 1831). Répétition d'un épisode connu, cette enfant va être déclarée « née de père inconnu ». La raison en est que le mari trompé, le prince Naryshkine, refuse le divorce... et tarde aussi à mourir ! Après son décès, en 1864, Alexandre et Nadia régularisent leur union : un mariage dans l'intimité a lieu le 31 décembre 1864, en présence de Dumas père et de Catherine Labay. Par la même occasion, Alexandre II et Nadia légitiment leur fille naturelle, âgée de quatre ans, qu'ils appelleront toujours Colette.

En mai 1867, naît un deuxième enfant, une fille, appelée Jeannine. Son père, très déçu de ne pas avoir un fils (qu'il aurait appelé Alexandre III), va l'appeler « Janot » et l'élever comme un garçon. En témoignent, parmi bien d'autres lettres, ces deux extraits de correspondance datant de 1878 entre le père et la fille³ : « J'ai demandé un garçon. Il n'y en avait plus cette année-là, mais le Bon

3. Cité par Maurice d'Hartoy, *Dumas fils inconnu*, Paris, 1964, p. 133

Dieu m'a dit : prends encore cette fille et je te promets qu'elle sera aussi douce, bonne et tendre qu'une femme peut-être et aussi raisonnable, courageuse et laborieuse que peut-être un homme. Tu auras donc une fille et un fils en une seule personne [...]. Sur quoi, monsieur mon fils, je vous serre la main comme cela se fait entre hommes, tandis que j'embrasse les faibles femmes qui vous servent de mère et de sœur. »

A l'exemple de son propre père, qui ne pouvait ni vivre sans femme ni se stabiliser auprès d'une seule et qui, quelques mois avant de mourir, s'afficha avec une écuyère américaine, Ada Menken, Dumas fils ne restera pas fidèle à Nadine, la mère de ses deux filles ; il choisit, à partir de 1887, de vivre publiquement avec une autre femme, Henriette Régnier, alors qu'il a soixante-trois ans. À telle enseigne que son épouse légitime, ulcérée et malade, quitte le domicile pour se réfugier chez le ménage de leur fille aînée Colette. Dans une lettre à sa seconde fille Jeannine, Dumas fils écrit alors expressément : « Toute ma famille, c'est toi. Le reste ne compte plus. »

Décision tout à fait inattendue : lorsque Nadine meurt en avril 1895, c'est dans le caveau de Neuilly, avec sa propre mère Catherine Labay, qu'il la fait inhumer... avant d'épouser légalement Henriette deux mois plus tard. Il a alors soixante-et-onze ans et meurt cinq mois plus tard. Inutile de préciser que cette belle-mère de dernière heure sera cause d'un ultime déchirement pour ses deux filles⁴ !

Marquée par la même instabilité que celle de son père, la vie sentimentale de Dumas fils exprime également une ambiguïté, presque une confusion, entre la place de la mère, de l'épouse, de la maîtresse, de la fille, le tout n'empêchant pas une velléité personnelle de suivre des principes, de donner des leçons, de remettre la morale publique dans le droit chemin, mais cela sur un plan plus théorique et théâtral que privé.

Aussi ne peut-on s'étonner que plusieurs décennies aient été nécessaires pour rapprocher un Dumas père optimiste, dépensier, extrêmement sociable et un Dumas fils meurtri de naissance, introverti, pessimiste sur la nature humaine et la

4. Pour être complet, quelques mots sur Colette et Jeannine, petite-filles de Dumas père : Colette épouse en 1880 Maurice Lippman, dont elle a eu deux garçons : Alexandre (né en juin 1881) et Serge (août 1886). Puis elle divorce en mai 1892 et se remarie en octobre 1897 avec un Roumain, le docteur Achille Matza. Elle meurt en 1907, Achille Matza en 1937. Jeannine épouse en 1890 un officier saint-cyrien, Ernest d'Hauterive. Pendant la Grande Guerre, elle est une héroïque infirmière, comportement qui lui vaut la Légion d'Honneur (exceptionnel à l'époque pour une femme et à titre militaire). Bien qu'élevé à l'écart de la religion par son père, elle devient tertiaire de Saint-Dominique, tandis que son mari quitte l'armée et se fait historien. Elle décède en 1943, son mari en 1957 ; ils sont tous deux inhumés à Villers-Cotterêts, à côté de ses arrière-grands-parents (le général et sa femme) et de Dumas père. D'une certaine façon, Jeannine est ainsi celle qui fait déboucher la famille Dumas sur l'honneur, la fidélité conjugale, le respect des principaux moraux, presque sur la sainteté !

société. N'oublions pas que la rumeur publique et certains « amis » ont souvent cru bon d'attiser leur discorde latente !

Choqué par la prodigalité et les maîtresses de son père, Alexandre II le critique vertement : « Mon père est tellement vaniteux qu'il monterait derrière son propre fiacre pour faire croire qu'il a un nègre à son service. » Mais, loin de s'en offusquer, l'offensé attire son fils sur le terrain littéraire, l'introduit dans le Tout-Paris, le fait voyager en Europe et en Afrique du Nord, l'encourage à écrire... C'est ainsi que Dumas fils, subjugué, atténue sa critique à l'égard des défauts privés de son père et découvre son immense stature d'écrivain, en même temps que le génie littéraire dont lui, le bâtard, est l'héritier.

En 1852, après le succès prodigieux de sa *Dame aux Camélias*, il télégraphie à son père : « Succès si grand que j'ai cru assister à la première d'une de tes œuvres ! », obtenant par retour cette réponse, qui balaie d'un coup toutes les divergences du passé : « Mon meilleur ouvrage, c'est toi ! »

S'il est fier de la réussite de son fils, Dumas père n'en analyse pas moins avec lucidité tout ce qui sépare les deux hommes de lettres, tant dans le choix des thèmes que dans la façon de les traiter :

« Je prend mon sujet dans le rêve, il prend le sien dans la réalité,
Je travaille les yeux fermés, il travaille les yeux ouverts,
Je m'éloigne du monde que je coudoie, il s'identifie à lui,
Je dessine, il photographie,
L'œuvre se présente à moi par l'idée, elle se présente à lui par le fait... »

Au début du Second Empire, les deux hommes, unis dans la gloire comme dans les malheurs conjugaux, vont progresser l'un vers l'autre, mûs à la fois par l'estime et l'affection. Lorsque Dumas fils est nommé chevalier de la Légion d'Honneur en août 1857, c'est un beau symbole que de le voir exiger de recevoir la Croix de la main même de son père !

De la même période date la boutade qu'évoquera Edmond About au pied de la statue de Dumas père en 1883 : « Dumas père m'a dit un jour : tu as bien raison d'aimer Alexandre. C'est un être profondément humain, il a le cœur aussi grand que la tête. Laisse faire, si tout va bien, ce garçon-là sera Dieu le Fils. » Cet orgueil paternel est néanmoins teinté d'un sentiment de culpabilité rétrospective, qui s'exprime un jour dans cet aveu : « Quand tu auras à ton tour un fils, aime-le comme je t'aime, mais ne l'élève pas comme je t'ai élevé ! »

Dans les dernières années de vie commune, Dumas fils honore comme il convient ce père vieillissant et fatigué, il en supporte avec résignation les défauts, même s'il avoue en privé combien il en souffre. Son indulgence volontaire à cet égard s'exprime dans un mot d'esprit souvent cité : « Mon père est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais tout petit. »

Il n'hésite pas, par ailleurs, à intervenir pour le protéger des critiques, des parasites, des jaloux, des pique-assiettes, comme en témoigne ce poème de 1868, conservé au musée de Villers-Cotterêts :

A mon Père

I. Ainsi donc, ô penseur, ô poète, ô mon père,
 Tu ne rompras jamais ta chaîne littéraire
 Et tu seras forcé de laisser tour à tour
 Les autres s'enrichir de ton riche domaine
 Sans avoir seulement, au bout de la semaine,
 Le repos du septième jour.
 [...]

VIII. Travaille obstinément ! Moi, je veille à ta porte.

Ce que diront de moi ces hommes ? Que m'importe !
 Je me ferais sans eux le nom que je voudrai,
 Je ne veux jusque-là, pieuse sentinelle,
 Que garder de l'affront la gloire paternelle
 Comme un Palladium sacré !

C'est donc cette communion familiale et filiale qui va adoucir considérablement les derniers mois de vie de Dumas père, désormais tout proche de son fils et de sa fille (Marie-Alexandrine, devenue Mme Petel), tandis que le Second Empire vit ses derniers jours.

Obsèques normandes

Puys est une petite plage isolée de la côte normande, la première au nord de Dieppe, ne comptant que quatre maisons au milieu du siècle dernier, avant que l'Empire ne mette le bord de mer à la mode.

Lorsque Dumas fils cherche à se délasser de la capitale sans partir trop loin, il reçoit en 1868 d'une amie⁵, le conseil de s'installer à Puys. Un premier séjour le convainc : il y achète trois hectares de terrain sur la pente ouest de la falaise et y fait construire l'année suivante une villa - ou plutôt une grosse maison bourgeoise - à côté de celle de Montigny, directeur du Théâtre du gymnase à Paris⁶ (Fig. 1). Il y emménage au printemps 1870, quelques mois à peine avant d'y accueillir son père, très fatigué, ruiné et atteint d'une sorte d'hydropisie qui

5. Cette amie était Georges Sand, dont il avait fréquenté la propriété de Nohant. Elle joua pour lui, vers 1860-62 (il avait 36 ans) le rôle d'une mère adoptive (« Ma vraie maman... », lui écrivait-il).

6. Le gymnase était la salle attitrée de Dumas fils, où il fit jouer toutes ses pièces de 1853 à 1873.



Fig. 1 : La maison d'Alexandre Dumas fils à Puys (Seine-Maritime)

le fait somnoler, sans toutefois que ses facultés intellectuelles soient atteintes. Ses médecins parisiens lui ont recommandé l'air de la mer⁷.

« Je viens mourir chez toi », dit Dumas père à son fils en arrivant fin août avec sa fille. La maison est neuve, confortable, il y occupe la chambre centrale, près d'une terrasse d'où il contemple la mer lorsque le temps le permet.

Avec les tempêtes d'automne, il ne sort plus, s'assoupit fréquemment, ne travaille plus. Cependant, il ne souffre pas physiquement. Eveillé, il passe son temps avec ses petites-filles Colette et Jeannine, avec son fil Alexandre, dont il se sent maintenant très proche, et avec son ami Montigny. Se sentant faiblir, c'est lui-même qui demande à sa fille la visite d'un prêtre : « J'ai toujours eu un grand respect pour les choses saintes et un grand amour en Dieu », avait-il écrit peu de temps auparavant. C'est donc l'abbé Andrieu, curé de Saint-Jacques de Dieppe, qui vient lui administrer les derniers sacrements et recueillir son dernier souffle, quelques heures après une attaque, le soir du 5 décembre 1870. Il avait soixante-huit ans.

7. Sur la mort et les obsèques de Dumas père : *La Vigie dieppoise*, 9 déc. 1870 - René Fossé d'Arcosse, Alexandre Dumas, *L'Argus Soissonnais*, 1871 - Jules Janin, *Alexandre Dumas*, 1871 - Gabriel Ferry, *Les dernières années d'Alexandre Dumas (1864-1870)*, Paris, 1883, 347 p. - (Anonyme), *Souvenirs personnel sur Alexandre Dumas*, Paris, 1885, 146 p. - *Le monde illustré*, 2^e sem. 1883 et 2^e sem. 1902 - *La Gazette des Bains et Paris-Dieppe*, 14 juillet 1902 - *Paris-Normandie*, 5 déc. 1970 - Gilles Henry, *Alexandre Dumas en Normandie*, Condé sur Noireau, 1994, 144 p.

Depuis plusieurs mois, les armées prussiennes ont envahi la France. Bazaine a capitulé à Metz et la République a remplacé l'Empire, Paris est assié-gé et affamé, mais tout cela lui a été soigneusement caché par ses enfants, qui en craignaient les conséquences sur sa santé. Sans doute se souvenaient-ils d'un des derniers romans de leur père, écrit en 1867 au retour d'un voyage à Berlin et qui portait ce titre prémonitoire : *La terreur prussienne*.

Le 8 décembre, jour des obsèques, Dumas fils écrit à son ami Georges Marchal : « Mon père est mort lundi soir à dix heures, ou plutôt il s'est endormi, car il n'a aucunement souffert. Il avait désiré se coucher le lundi précédent, au milieu de la journée ; depuis lors, il n'avait plus voulu et, à partir de jeudi, plus pu se lever. Le sommeil était presque continu. Il ne s'est plus alors réveillé qu'une seule fois, toujours avec le sourire que vous lui connaissiez et qui ne s'est pas altéré un moment. Il a fallu la mort pour l'effacer de ses lèvres... On nous annonce les Prussiens pour aujourd'hui à Dieppe. Ainsi, mon père aura vécu et sera mort dans le roman historique ! »

Dans un autre courrier, il confirme : « C'est en revenant des funérailles modestes et provisoires que j'ai pu faire à mon père, au milieu d'un pays affolé par la terreur de l'ennemi annoncé depuis quelques jours, que j'ai rencontré les premiers Prussiens qui ont occupé nos campagnes, et dont quelques-uns ont logé chez moi jusqu'à la moitié de mars 1871. »

C'est à la mairie de Neuville (dont dépend Puys) qu'est enregistré le décès du père des *Trois Mousquetaires*, l'acte est signé par Auguste Montigny et par Dumas fils, qui se souvient de la volonté de son père exprimée à la première page de ses *Mémoires* : conformément à la correction de 1813 sur l'acte de naissance de Villers-Cotterêts, chacun signe « Dumas Davy de la Pailleterie » sur les actes d'état civil ou notariés.

A la paroisse de Neuville, où les obsèques sont fixées pour le 8 décembre, la signature est allégée, il s'agit expressément d'une sépulture provisoire, ainsi en a décidé le fils. On y apprend le nom du curé de Neuville, qui a assuré l'office, l'abbé Le François (Fig. 2).

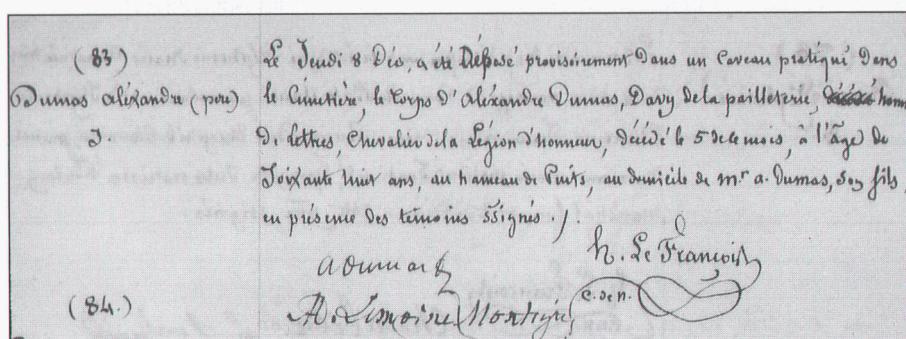


Fig. 2 : Enregistrement de l'inhumation provisoire d'Alexandre Dumas père à la paroisse de Neuville (Seine-Maritime), 8 décembre 1870

Dans son numéro du lendemain, le journal local *La Vigie dieppoise* relate la cérémonie en précisant que l'église, pourtant de belles dimensions, n'a pu contenir la foule venue pour la circonstance, malgré la menace prussienne. Trois discours sont prononcés au bord de la tombe, à quelques mètres de l'église, dans le cimetière (Fig. 3).

L'ancien maire de Dieppe, M. Le Bourgeois, s'exprime d'abord au nom de la ville : « Il n'appartient guère au représentant d'une ville de pêcheurs et de bourgeois d'entreprendre l'éloge funéraire d'un littérateur tel qu'Alexandre Dumas [...] Nous ne sommes pas tous initiés aux jouissances de la littérature. Cependant, il en est bien peu parmi nous qui ne doivent à Dumas beaucoup de ces heureuses veilles, où la dernière page du livre arrive toujours trop tôt [...] Ne perdons pas courage, la France vit encore. La force brutale a pu nous imposer des pertes matérielles, mais l'esprit français n'imigrera jamais en Allemagne ! »

Au nom du Paris littéraire, Montigny envisage déjà le transfert de Dumas au Panthéon : « Disons-le toutefois, ici ne peut être la dernière demeure d'Alexandre Dumas. Quel temps, Messieurs, que celui que nous traversons, où la dépouille mortelle de ceux qui furent la gloire, le charme et la lumière du pays, ne peut venir frapper aux portes de la ville, centre de toute lumière ! Paris, fermé devant le flot des Barbares, ne se rouvrira que le jour où, de ses portes redevenues



Fig. 3 : La tombe provisoire d'Alexandre Dumas père dans le cimetière de Neuville (Seine-Maritime)

libres, sortira la défense et l'affranchissement du pays. Alors nous viendrons redemander Dumas à ce coin d'une terre hospitalière. Nous ne l'enlèverons à sa demeure provisoire que pour le confier au repos définitif d'une sépulture de famille. A moins que la patrie (car un homme comme Alexandre Dumas n'appartient pas seulement à sa famille, il appartient avant tout au pays), à moins, dis-je, que la patrie reconnaissante ne rouvre à ses grands hommes les caveaux d'un Westminster français : la place d'Alexandre Dumas y serait marquée d'avance ! Au revoir, Dumas, au revoir, dans le temps, à ta dépouille mortelle ; dans l'éternité, à ton âme, puisqu'il est vrai que les âmes ne meurent pas, ni les grandes, ni les petites ! »

Le troisième discours est celui du peintre Bénédict-Masson, au nom des artistes. Quant à Dumas fils, qui conduit le deuil, il ne s'exprime pas publiquement, mais il écrit le soir même à la mairie de Dieppe pour lui exprimer sa reconnaissance.

Ainsi, cette fin de vie chez son fils, après quarante années d'incompréhensions, de brouilles, de retrouvailles, parfois d'agressivité du fils contre son père, c'est un peu le retour du père prodigue, à la fois au sens biblique et au sens financier du terme ! C'est, en tout cas, à l'écart des salons parisiens et dans l'intimité familiale, un moment de rapprochement profond, où l'un et l'autre ont retrouvé une sorte de paix intérieure et une grande indulgence mutuelle : « Mon père est mort comme il a vécu, sans s'en apercevoir, » écrit Dumas fils à Georges Sand. Après avoir perdu sa mère Catherine Labay en 1868, il se retrouve « libéré » de la personnalité pesante de son père.

Quant à la maison mortuaire⁸, que l'on appelait « le chalet », elle n'a pas connu le même sort que la maison natale. Jusqu'à la mort de son propriétaire Dumas fils (qui disait : « J'ai une grande maison qui ressemble à une gare ») elle reçut des peintres, des artistes, des gens du théâtre ou des lettres (Georges Sand, Carpeaux, Vollon, etc.) et fut une sorte de cénacle culturel normand de bonne tenue. Puis, entre les deux guerres, ce manoir fut, selon la presse de l'époque, aménagé en « une pension de famille justement réputée, villa coquette aux murs couverts de lierre, où affluaient nombreux les estivants. »

C'est l'occupation allemande de 1940 et la transformation de la maison en point d'appui fortifié (elle offrait une vue imprenable sur la rade de Dieppe) qui lui furent fatales. Le journal *Les informations dieppoises* écrit, le 24 juin 1949 : « Les occupants de 1940 ont laissé le manoir dans un piteux état, si triste même que dans quelques semaines, il va disparaître à tout jamais. La pioche des démolisseurs va s'abattre sur ce lieu désormais historique et raser ce qui reste encore

8. Sur Puys et la maison de Dumas fils : Robert Absire, *Histoire de Puys*, sans date - *Guide-souvenir Charles Normand : Description de la France, la Côte normande*, sans date - *Les Informations dieppoises*, 24 juin 1949.

debout, mais combien chancelant et dangereux pour ceux qui, bravant les éboulements et les chutes de pierres, vont encore, courant un risque bien inutile, errer sous les murs de briques singulièrement évidés. »

Deux ans auparavant, en 1947, Jérôme et Jean Tharaud relatent leur pèlerinage au manoir des Dumas : « Assis sur les marches de ce qui fut autrefois un perron, parmi les briques et les gravats, je m'attarde à regarder le pli de terrain envahi par les arbustes et les ronces, d'où émergent quelques arbres entre lesquels on voit briller la mer [...] J'ai cru repérer l'endroit où l'on posait son fauteuil. C'était, je crois, tout au bout du jardin, au bord de la falaise, là où l'horizon s'élargit, à la place même où les Allemands postèrent ces mitrailleuses qui firent tant de mal aux Canadiens » (*Le Figaro*).

C'est en fin d'été 1949 qu'une charge de dynamite a fait disparaître dans un nuage de poussière la dernière trace matérielle des deux Dumas sur la côte normande. Il n'en reste plus que le nom d'une rue et d'un lotissement.

Coïncidence qui concerne notre département, l'un des voisins de Dumas fils à Puys était Edmond Turquet, dont Dumas dit qu'« il se conduisit vaillamment sous les murs de Paris [pendant le siège de 1870], où il reçut trois blessures, qui lui valurent la croix et la députation. » Edmond Turquet fut en effet peu après élu député de l'Aisne et parvint au rang de sous-secrétaire d'État au ministère des Beaux-Arts.

Obsèques cotteréziennes

Seize mois plus tard, en avril 1872, Alexandre II fixe et conduit lui-même le « retour des cendres » vers Villers-Cotterêts.

Empruntons à *L'Argus soissonnais* la relation détaillée des cérémonies, sous la plume de son directeur René Fossé-d'Arcosse :

« Quand la mort est venue nous le prendre, Paris était affamé par les hordes germaniques [...] Heureusement, la France n'est pas morte, le flot de l'invasion se retire peu à peu devant nos milliards, l'Allemand ne souille plus nos logis [...] Notre illustre compatriote pouvait donc venir prendre possession de sa dernière demeure, sans craindre que la vue des casques à pointe ne déshonorât ses funérailles. C'est lundi soir 15 avril que ses restes arrivèrent à Villers-Cotterêts. Ce fut une ovation, une apothéose. La population entière, portant des torches de résine enflammées et des couronnes, se précipita sur le cercueil et l'enleva pour ainsi dire jusqu'à l'église. »

Suit la description minutieuse du service funèbre à l'église Saint-Nicolas. Le cercueil disparaît sous un monceau de couronnes et de fleurs. Autour de Dumas fils, toute la famille, le Tout-Paris des lettres (Edmond About, Emile de

Girardin, Sully-Prudhomme, Montigny, le baron Taylor, Labiche, Maquet...), mais plusieurs absents très remarqués : Georges Sand, Théophile Gautier, Victor Hugo...

Le cortège funèbre traverse ensuite la ville par la rue de Lormet (qui deviendra rue Alexandre Dumas l'année suivante), salue la maison natale et tente d'accéder au cimetière : « Ceux qui n'avaient pu trouver place dans l'église en envahissaient depuis longtemps les abords. A peine la porte est-elle ouverte que la foule se précipite entre les deux piliers comme un torrent qui aurait rompu ses digues, la gendarmerie essaie en vain de lutter contre cette marée montante de têtes qui s'avance sur elle, le flot pousse le flot, enfin nous pénétrons dans ce lieu où l'on va déposer l'illustre défunt. La foule impatiente d'entendre les discours qui vont être prononcés piétine les tertres gazonnés, escalade les grilles et se pousse aux bords de la fosse, entourée de grand pins entre les branches desquels se glissent les rayons du soleil comme un sourire du printemps. »

Quatre discours officiels vont être prononcés sur la tombe, formant ensemble, selon René Fossé-d'Arcosse, « une couronne de myrthes et de roses, de lauriers et d'immortelles », et qualifiés de « charmants, fins, délicats, en un mot dignes du sujet. » Ils sont déclamés par Ferdinand Dugué, vice-président de la Société des gens de lettres, Emile Perrin, directeur de la Comédie française, enfin Charles Blanc, directeur de l'administration des Beaux-Arts.

Après qu'un cotterézien ému, M. Pottier, eut déversé une « harangue » fort peu appréciée, semble-t-il, c'est au tour de Dumas fils, « très pâle, la voix étran-glée par l'émotion », de prendre la parole, résumant en quelques phrases tout l'esprit de ce retour au pays natal :

« Messieurs,

« Je ne veux pas me séparer de vous sans vous avoir donné quelques explications que les amis de mon père, ses compatriotes et l'histoire ont le droit de me demander à moi personnellement.

« Mon père est mort chez moi à Puys, près de Dieppe, le 5 décembre 1870, sans secousse, sans effort, sans agonie, au milieu de sa famille. Combien d'autres mouraient à cette heure avec des cris de douleur, des imprécations de désespoir, et seuls dans l'horreur du carnage et de la nuit.

« Il y a de cela seize mois, et ce n'est qu'aujourd'hui 16 avril 1872 que j'accomplis le désir de mon père. Pourquoi ? Parce que deux jours avant sa mort, notre département était envahi comme celui-ci l'était depuis longtemps, et qu'il fallait attendre la fin.

« La paix signée, les Prussiens restaient ici, attendant, eux, leur argent. Ils partirent enfin d'ici, mais tardivement, à la fin d'octobre. L'hiver était venu, la tristesse régnait partout dans les esprits, dans les cœurs et dans la nature. Le

soleil était froid, votre grande forêt commençait à se dépouiller, et je voulais que ce glorieux mort ne rentrât chez vous qu'avec la lumière, les fleurs et l'espérance. Je tenais à ce que cette réunion ressemblât moins à un deuil qu'à une fête, et que l'on sentît la résurrection autour de l'ensevelissement (...) Voyez comme le printemps s'est fait mon complice.

« Il ne me reste plus qu'à remercier les habitants de Villers-Cotterêts qui se sont joints en masse aux confrères et aux amis de mon père !

« J'ai trouvé hier soir, quand j'ai amené ce cercueil, tous les habitants dans les rues. Ils s'étaient réunis spontanément sans autre avis que celui qu'un de leur compatriotes leur avait donné, pour faire cortège à l'écrivain illustre qui n'avait jamais cessé d'aimer les amis de sa jeunesse et les enfants de ses amis.

« J'ai vu les jeunes gens et les vieillards disputer aux porteurs accoutumés l'honneur de porter jusqu'à l'église le corps de leur grand ami et j'ai compris pourquoi mon père tenait tant à reposer parmi vous. J'ai contracté là une dette de reconnaissance que je léguerai à mes enfants, comme mon père me lègue la sienne en ce moment et que je ne puis prouver aujourd'hui que par l'émotion qui m'empêche de l'exprimer comme je voudrais. » (Fig. 4)

Né à Villers-Cotterêts, Dumas avait souhaité, dès les premières lignes de ses *Mémoires*, « revenir mourir dans la chambre qui l'avait vu naître. » Sa mort près de Dieppe ressemble donc à un exil, contraire à ce qu'il aurait voulu. On peut cependant remarquer une étonnante coïncidence : Dieppe n'est qu'à quelques

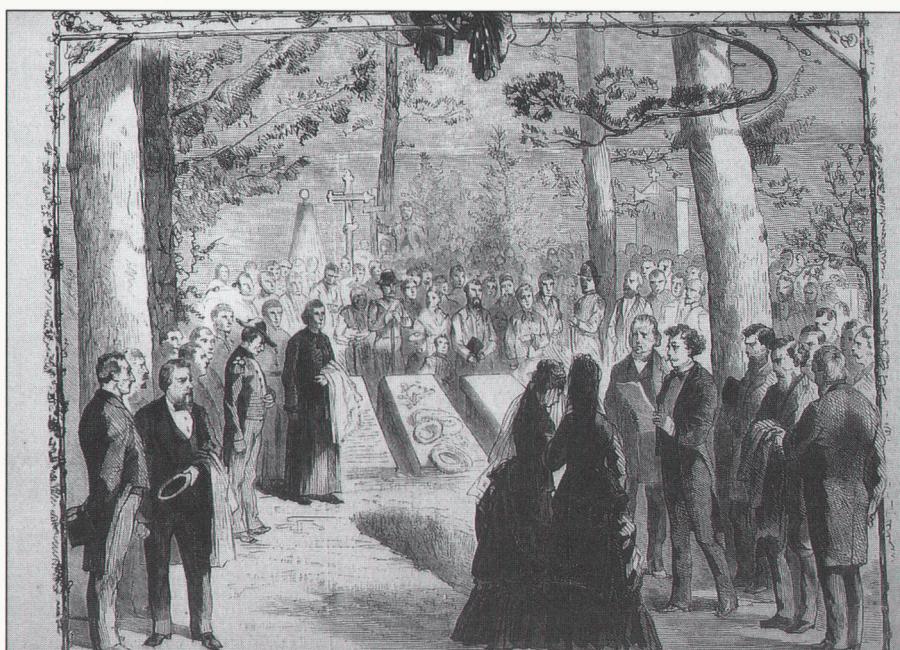


Fig. 4 : Le discours d'Alexandre Dumas fils lors des obsèques de son père à Villers-Cotterêts

dizaines de kilomètres du village de Bielleville, la commune du pays de Caux où s'élève encore aujourd'hui le château de la Pailleterie, berceau de famille, adopté comme patronyme par Dumas père, puis par son fils, comme on vient de le voir sur l'acte d'inhumation.

On peut donc considérer que son vœu a finalement été exaucé deux fois, et cela grâce à son fils : dans un premier temps, il meurt près du berceau de sa famille, puis, deux ans plus tard, il repose pour l'éternité à côté de son père le général et de sa mère, à moins de cent mètres de sa maison natale !

Les hommages publics

Avec l'inhumation à Villers-Cotterêts s'achève l'hommage privé du fils à son père, mais Alexandre II contribuera à plusieurs manifestations publiques, soit déclenchées, soit accompagnées, soit présidées par lui au cours des années suivantes. Rappelons-les dans leur ordre chronologique :

L'«immortalité» du quai Conti

Très sollicité depuis une vingtaine d'années par le Paris littéraire pour faire acte de candidature à l'Académie, Dumas fils ne cache pas son peu d'estime pour une institution qui n'a jamais invité son père. En 1854 déjà, le *Mousquetaire* publie une lettre ouverte qui commence ainsi : « Mon chair père, je commence cette lettre par une faute d'orthographe, afin d'avoir un titre à entrer à l'Académie française... » Dans la même veine, il n'hésite pas à écrire en 1861 : « Je me fiche de l'Académie française comme de l'an IV... Les académies sont les pyramides de la bêtise humaine... » Propos sans nuance, auxquels s'ajoute, après la mort de son père, la rancune de cette ingratitudo officielle. Il déclare alors à quelqu'un qui le presse : « Non, je ne serai de l'Académie que si on permet que mon discours soit l'éloge de mon père.

– Pourquoi cela ?

– Parce que l'on croira que je lui succède. »⁹

Cédant finalement à la pression de ses amis, il est élu brillamment en janvier 1874, dès le premier tour. Mais, fidèle à ses idées et à son père, c'est en « redresseur de torts » qu'il prononce son discours de réception, le 11 février 1875 : « Je me suis mis sous le patronage d'un nom que vous auriez voulu, depuis longtemps, avoir l'occasion d'honorer et que vous ne pouviez plus honorer qu'en moi. Aussi est-ce le plus modestement du monde, croyez-le, que je viens aujourd'hui recevoir une récompense qui ne m'a été si spontanément accordée que

9. *L'illustration*, 20 avril 1872

parce qu'elle était réservée à un autre. Je ne puis cependant, je ne dois l'accepter que comme un dépôt : souffrez donc que j'en fasse tout de suite et publiquement la restitution à celui qui ne peut malheureusement la recevoir lui-même. En permettant que cette chère mémoire tienne aujourd'hui une telle gloire de mes mains, vous m'accordez le plus insigne honneur que je puisse ambitionner, et le seul auquel j'aie vraiment droit. »

Rues et bustes

Dès 1873, la municipalité de Villers-Cotterêts avait choisi de débaptiser la rue de Lormet, lieu de naissance de Dumas père, qui devient la rue Alexandre Dumas. Paris suivait cet exemple deux ans plus tard, pour une rue nouvellement percée près du Père-Lachaise, à la limite du XI^e et du XIX^e arrondissement. Cette rue n'avait aucun lien, du reste, avec la biographie de l'écrivain et fut choisie sans intervention de Dumas fils, semble-t-il.

Dans ces mêmes années, la Comédie française, présente par son directeur aux obsèques de Villers-Cotterêts, passe commande des bustes des deux Dumas. Le nouvel « Immortel » est sculpté en bronze par Carpeaux en 1874 (une copie en marbre est visible au musée de Villers-Cotterêts (Fig. 5), tandis que le buste de Dumas père est dû à Henri Chaput (1876).

La statue de Paris¹⁰

A l'initiative d'un groupe d'artistes, écrivains et hommes publics parisiens, parmi lesquels Emile Augier, Gounod, Alphonse Daudet, Hetzel, Emile de Girardin, Meilhac, Victorien Sardou, Jules Verne..., un comité se forme en avril 1878 en vue d'offrir à Dumas père une statue dans la capitale. Dumas fils, sollicité, choisit « par convenience et par dignité » de ne pas s'y associer directement, car, dit-il, « ce n'est pas de sa postérité qu'un grand homme doit tenir une statue, c'est de la postérité. »

Tandis que le sculpteur et graveur Gustave Doré décide de concevoir et réaliser gratuitement le monument, le président du comité, Adolphe de Leuven, « le plus ancien ami de celui qu'on allait glorifier », s'efforce de recueillir des dons ou des subsides pour couvrir les dépenses prévues. La liste des souscripteurs comporte 556 noms pour une somme totale de 63 227,80 francs, mais il lui faudra cinq années pour la réunir ! Ce magnifique hommage aboutit le 4 novembre 1883 à l'inauguration de la statue de la place Malesherbes, quelques mois après la mort de Doré lui-même. Sur un haut piédestal, Dumas père est assis, fixant Paris en souriant, tandis qu'à ses pieds, un groupe de lecteurs - un étudiant, une jeune femme et un ouvrier - lisent assidûment l'une des œuvres dont la liste est

10. *Le monument de Alexandre Dumas, Discours et Poésies*, Préf. par Alexandre Dumas fils, Paris, 1884, p. 91



Fig. 5 : Buste d'Alexandre Dumas fils sculpté par Carpeaux en 1874
(Copie en marbre, Musée de Villers-Cotterêts) (Cliché A. Arnaud)

gravée en lettre d'or dans le marbre. Derrière, rapière au vent, d'Artagnan «veille sur la gloire du maître».

Devant une assistance nombreuse, sept discours sont prononcés ce jour-là, par Adolphe de Leuven, Albert Kaempfen, directeur des Beaux-Arts intervenant au nom du ministre de l'Instruction publique, Camille Doucet, président de la Commission des auteurs dramatiques, Jules Claretie, vice-président de la même Commission, Edmond About, président du comité de la Société des gens de

lettres, M. Halanzier, président de la Société des auteurs dramatiques, enfin M. Sénard, maire de Villers-Cotterêts.

Parmi les fleurs de rhétorique alors offertes à la foule, citons au moins quelques phrases d'Edmond About : « Cette statue... serait d'or massif si tous les lecteurs de Dumas s'étaient cotisés d'un centime » [...] Cette figure rayonnante est celle d'un père faible et débonnaire qui jeta la bride sur le cou de son fils, et qui pourtant eut la rare fortune de se voir continué tout vivant par un des hommes les plus illustres et les meilleurs que la France ait jamais applaudis... Sa statue, la première qu'un simple romancier ait obtenue en France, rassemble autour d'elle l'élite de tous les partis... » Notons également qu'en ce même 4 novembre, des poèmes originaux à la gloire de Dumas ont été déclamés dans les principaux théâtres parisiens, tels que la Comédie française, l'Odéon, la Gaîté, la Porte-Saint-Martin...

Sur la place Malesherbes, Dumas fils ne prend pas la parole, mais il assiste à la cérémonie, au premier rang de la tribune. Il expliquera plus tard : « Pendant cette cérémonie, les différents orateurs se tournaient vers moi comme pour me charger, me sachant le plus près de lui par le cœur, de répéter au Maître que l'on honorait l'expression de leur admiration en même temps que de la sympathie de tous. Moi qui n'avais pas été à la peine, je me trouvais ainsi le premier à la gloire, et j'étais le seul alors qui n'eût pas le droit de prendre la parole. Heureusement, car j'étais aussi le seul qui ne pût pas dire toute sa pensée sur Alexandre Dumas, et ceux qui pouvaient tout dire ont dit bien mieux que je n'aurais su le faire. Quelle sincérité, quelle chaude et joyeuse conviction dans tous ces éloges ! Rien d'apprêté, rien de solennel ! C'était vraiment la fête des esprits et des âmes ! Et celui qui en était l'objet souriait en écoutant. »

Dumas fils ne pouvait savoir, ce jour-là, qu'un hommage identique lui serait rendu sur la même place Malesherbes - mais côté sud - vingt-trois années plus tard. Depuis le 12 juin 1906 en effet, les statues du père et du fils (celle-ci due au ciseau de René de Saint-Marceaux) se font face pour l'éternité. Le grand-père, le général Dumas, eut même également droit, à partir de 1912, à son effigie de bronze en pied, sur la même place, mais celle-ci fut fondue par les Allemands en 1942. Quelle magnifique occasion c'eut été pour la capitale d'avoir sa Place des Trois-Dumas, comme beaucoup le demandèrent ! Mais la ville de Paris hésita, temporisa, puis préféra la baptiser... place du Général-Catroux.

La statue de Villers-Cotterêts

Ce 4 novembre 1883, le dernier orateur n'est autre que M. Sénard, maire de Villers-Cotterêts, qui célèbre certes l'enfant du pays parvenu à la gloire, mais

11. Idée déjà exprimée par *L'Illustration* du 20 avril 1872, sous la plume de Philibert Audebrand.

en profite peu discrètement pour « tendre la sébile », sa bonne ville ayant le même projet que Paris, mais pas les mêmes moyens ! « Nos concitoyens sont jaloux, explique-t-il, de posséder au milieu d'eux un monument durable de leur reconnaissance et de leur admiration. Messieurs, nous en avons la confiance : le riche aidera le pauvre, vous ne nous abandonnerez pas... »

Il est vrai que son conseil municipal a depuis fort longtemps émis l'idée d'une statue de l'illustre Cotterézien. La première délibération à ce sujet date du 28 décembre 1877, elle est donc antérieure à la formation du comité parisien évoqué ci-dessus. Il fallut attendre sept années et demi et vingt délibérations pour parvenir à l'inauguration de 1885, après bien des mésaventures et des rebondissements !

Malgré la ferveur du vœu initial, les registres municipaux font apparaître en effet de longs et mystérieux silences : une seul étude de projet, par exemple, entre mars 1878 et octobre 1882 ! Il s'agit pourtant de l'offre avantageuse du stuaire Pallez, disposé à sculpter gracieusement la statue et son piédestal, si l'État fait don du bronze nécessaire. Offre acceptée « avec enthousiasme », mais classée sans suite ! Puis, en janvier 1883, on apprend que Dumas fils est intervenu auprès du maire, M. Sénard, pour que le monument cotterézien de son père soit la copie simplifiée de celui de la place Malesherbes. « Le concours de Monsieur Dumas fils à l'œuvre de la statue est donc assurée », dit le compte-rendu d'août 1883.

Le temps de chercher du bronze et de récolter des fonds auprès de toutes les communes de l'Aisne de plus de 800 habitants, ce beau projet passe à la trappe et l'on voit apparaître en juin 1884 le nom du sculpteur axonien Carrier-Belleuse, chargé de proposer un nouveau projet de statue. Et c'est alors que, jusqu'à la veille de l'inauguration un an plus tard, la réalisation de ce monument entraîne tout Villers-Cotterêts dans l'émoi, la dérision publique et même la discorde ! Si la future érection au carrefour de la rue Alexandre Dumas et du pont du Chemin de fer n'est remise en cause par personne, d'autres points suscitent en effet des discussions véhémentes dans la population : le terre-plein sera-t-il rond ou ovale ? Où doit être implanté le bac de gaz de la place ? Quelle sera la hauteur du piédestal ? Comment le regard de bronze de Dumas sera-t-il orienté ?

Tandis que les membres du comité démissionnent un à un, *L'Écho du Soissonnais* consacre à ces graves enjeux, tout au long du mois d'avril 1885, des colonnes entières, toutes chargées de passion et d'ironie. Ainsi, ces quelques vers d'un habitant moqueur :

« Tu dois rire, Dumas,
D'être si souvent patiné.
En ami, ne pourrait-tu pas
Dire comment tu veux être tourné ?

Permet à un simple croquant
 D'émettre son idée :
 Que sur socle tournant
 Ta statue soit dressée ! »

Finalement, il faut bien trancher le débat et fixer cette effigie imposante de bronze - qui ne mesure pas moins de trois mètres de haut et pèse 912 kilos - sur un socle de 2,80 m, contre lequel les critiques pleuvent dru (« Un bloc de pierre à peine dégrossi », dira une délibération de 1901).

C'est donc le 24 mai 1885 - soit le surlendemain de la mort de Victor Hugo et juste avant ses funérailles nationales - qu'a lieu l'inauguration. Mais, à l'exception d'un bref programme publié par *L'Écho du Soissonnais* du 17 mai, on ne connaît aujourd'hui ni les frais engagés par la ville, ni les textes des discours, ni même les photos certainement prises à cette occasion, car tout le dossier a disparu en mairie ! Dumas fils - qui, cette fois, a versé son obole à la souscription spéciale - et sa famille, ainsi que la Société des gens de lettres, sont présents. L'un des discours semble avoir été prononcé par le député Turquet, l'ancien voisin des Dumas à Puys. Quant à la ville, elle offre à cette occasion force réjouissances à la population : défilé avec bannières, illuminations, « feux pyrotechniques et bal à grand orchestre ».

Voilà donc la gloire cotterézienne de Dumas père enfin matérialisée, mais la pauvre statue joue de malchance. Son socle si critiqué ne résiste pas aux années et doit être remplacé : un entrepreneur vient donc déposer délicatement le pesant bronze au sol et mettre un nouveau socle en comblanchien de 3,90 m de haut, plus orné, du sommet duquel Dumas, le pied mieux assuré, va pouvoir vivre dignement les festivités du centenaire de sa naissance, organisées le 6 juillet 1902.

Dernière mésaventure de la statue pendant l'Occupation : elle se voit administrativement « déclassée », en application de la loi du 11 octobre 1941 sur la répartition des métaux. Subissant le même sort que son père, le général, sur la place Malesherbes, Dumas est à nouveau descendu de son piédestal - mais cette fois, définitivement - en janvier 1942 et disparaît dans une fonderie de Meurthe-et-Moselle. Sur l'instant, la municipalité ne proteste pas ni même ne cherche à se faire dédommager financièrement au prix alors en vigueur pour les métaux non ferreux, 30 francs le kg de bronze. Seuls quelques habitants indignés réussissent à subtiliser, avant le départ, la plume d'écrivain que Dumas tenait à la main droite. Cet unique fragment de l'œuvre de Carrier-Belleuse est aujourd'hui conservé (avec un moulage du visage) au musée de Villers-Cotterêts (Fig. 6).



Fig. 6 : Maquette de la statue d'Alexandre Dumas commandée par Villers-Cotterêts au sculpteur Carrier-Belleuse en 1885. Plume de la statue originale, détruite en 1942
(Musée de Villers-Cotterêts, cliché Alain Arnaud)

Conclusion

Jusqu'à sa dernière heure, Dumas fils se veut le gardien de la mémoire de son père. D'Adolphe de Leuven, ami commun des deux Alexandre, il a reçu en legs, en 1884, la propriété de Champflourt, à Marly-le-Roi, et s'y est installé, faisant placer dans le parc l'esquisse grandeur nature de la statue de son père par Gustave Doré.

C'est là, peu après son mariage avec Henriette Régnier, qu'il s'éteint le 28 novembre 1895, couché dans le lit en bois de citronnier qui avait été celui de son père. Un beau témoignage de fidélité filiale, même s'il a exprimé le désir, à la différence de son père, d'être enterré civilement, sans discours et sans honneurs. Ce qui fut respecté¹².

Mis en bière dans son vêtement de travail (blouse et pantalon de zouave), Dumas fils traverse Paris le 2 décembre jusqu'au cimetière Montmartre. Sur le cercueil a été disposé son « habit vert d'Immortel » - celui qu'il n'avait accepté qu'en souvenir de son père - aujourd'hui conservé au musée de Villers-Cotterêts.

Au cimetière, le gisant, allongé sous un baldaquin, a été sculpté par René de Saint-Marceaux, l'artiste qui réalisera onze ans plus tard le monument de Dumas fils pour la place Malesherbes.

Alexandre II disparu, d'autres hommages publics sont allés à son père, dont trois méritent d'être cités ici :

- Le centenaire de sa naissance, couplé à celui de Demoustier, en juillet 1902¹³ ;
- Une belle station de métro parisien, dont la bouche, dessinée par Guimard, a été ouverte aux voyageurs en avril 1903 ;
- Enfin, le Dumas de pierre, œuvre du sculpteur Bouret, érigé à Villers-Cotterêts en janvier 1959, en remplacement du bronze de Carrier-Belleuse.

Terminons par cet extrait du poème *Les Trois Dumas*, d'Henri de Bornier, que Mounet-Sully déclama à Villers-Cotterêts lors des fêtes de 1902 :

« L'héritage, avant d'être un droit, est un devoir,
Les gloires d'une race, en s'augmentant peut-être,
Descendent sur le fils, remontent à l'ancêtre,
Et leurs noms, quand chacun fut noblement porté,
N'en forment plus qu'un seul pour la postérité¹⁴. »

Alain ARNAUD

Je tiens à remercier pour leur collaboration M. Ginzburger, bibliothécaire de la Société des Amis d'Alexandre Dumas (château de Monte-Cristo, à Marly-le-Roi) ainsi que M. Michel Laisné, conservateur à la bibliothèque municipale de Dieppe.

12. *La Tribune de l'Aisne*, 29 et 30 nov., 2 déc. 1895 - *L'Illustration*, 7 déc. 1895

13. Alain Arnaud, Demoustier et Villers-Cotterêts, *Mémoires de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, t. XXXVI, 1991, p. 172-184

14. André Fossé d'Arcosse, *Centenaire d'Alexandre Dumas, 1802-1902. Les fêtes de Villers-Cotterêts*, Soissons, 1902